

LAMARTINE ⁽¹⁾

Il en est des grandes renommées littéraires, ces créations idéales de l'imagination des siècles, comme de tous les êtres vivants; elles subissent des métamorphoses et sont soumises à l'universelle loi de l'évolution. Il semble que presque toutes traversent ainsi trois principales phases, au terme desquelles l'écrivain se trouve enfin rangé à une place fixe dans l'histoire générale des esprits. Il y a d'abord, pour le génie qui se manifeste, une période d'avènement, ou, si l'on veut, d'envahissante et subite conquête de l'opinion. Cette période, qui se produit d'ordinaire du vivant même de l'auteur, est celle des enthousiasmes extrêmes et des fanatismes. C'est l'époque où les dévots du talent récemment révélé pullulent, s'agitent, s'exaltent, et sacrifient sur l'autel du dernier Dieu toutes

(1) A propos des *Souvenirs* de M. Alexandre sur Lamartine (1885).

les religions passées. Cela dure dix années ou cinquante, suivant les circonstances; puis la période de la réaction commence, qui est celle de la cruelle injustice. Le Dieu d'hier se trouve soudain relégué, à son tour, parmi les idoles vieilles. La mode a fait volte-face et ne reconnaît plus que les défauts de l'artiste dont elle n'avait vu que les qualités. On dirait que la loi de la Némésis est, ici comme ailleurs, inévitable, et que l'excès de l'admiration se solde nécessairement par l'excès du dénigrement. La troisième période arrive enfin, qui est celle de la critique digne de ce nom, — de la critique pacifiante qui n'exalte ni ne condamne, mais qui comprend, et au regard de laquelle une étroite connexion unit les qualités aux insuffisances.

C'est alors seulement que l'œuvre de l'écrivain apparaît sous son vrai jour, dans la place qui lui convient, entre les œuvres qui l'ont précédée ou déterminée, d'une part, et, de l'autre, les œuvres qui l'ont suivie et qu'elle a déterminées. Elle n'était, cette œuvre, trop admirée tour à tour et trop décriée, qu'un moment de la littérature, et c'est après coup que l'importance de ce moment peut être mesurée. Aujourd'hui nous savons quelle fut la portée de l'effort de Ronsard. Qui pouvait en juger parmi ses contemporains, ivres d'engouement, et parmi ses successeurs, aveugles d'injustice? Nous commençons de définir à sa valeur la besogne accomplie par Voltaire. Ni les encyclopédistes, ses fervents, ni les romantiques, ses détracteurs, n'étaient

des appréciateurs équitables de ce grand homme. A une moindre distance, nous pouvons reconnaître ceux de nos illustres contemporains qui déjà sortent de la seconde période pour entrer dans la troisième. Parmi ceux-là, deux surtout doivent attirer l'attention de l'observateur qui étudie le flux et reflux du goût public : ai-je besoin de nommer Chateaubriand et Lamartine? Qu'il est loin cet âge où *Atala* et les *Harmonies* apparaissaient comme une révélation nouvelle de la Beauté! « Qu'ils ont vite passé!... » disent du prosateur et du poète leurs adversaires triomphants, et même leurs fidèles répètent avec mélancolie : « Ils ont passé!... » Mais, s'ils ont passé, c'est pour revenir, pour s'asseoir à la place méritée qui doit demeurer la leur. A bien des signes, il est loisible de reconnaître que l'époque de la mise au point de ces glorieuses figures n'est pas très éloignée. Pour ce qui est du second au moins de ces deux écrivains, je veux parler du poète, la faveur avec laquelle est accueilli le livre de *Souvenirs* publié sur lui par son secrétaire intime, M. Charles Alexandre, suffirait à témoigner de ce retour d'opinion. Ce livre n'est pas près d'être un chef-d'œuvre. Il est composé au hasard d'un journal privé, tout mêlé d'anecdotes insignifiantes, écrit d'un style bien inégal. Il a été lu cependant, parce que Lamartine y revit tout entier, parce qu'à cette occasion, les traits essentiels de cette figure si typique, de ce poète qui ne fut que poète, se trouvent remis en pleine lumière, enfin parce que ces *Souvenirs* ont

rappelé à notre mémoire à tous tant de vers d'une incomparable beauté, auxquels il faut bien retourner comme à la plus pure, à la plus jaillissante source de rêverie.

I

Le Lamartine que M. Charles Alexandre évoque devant nous n'est déjà plus ce poète de la trentième année qui s'accoudait en 1820 au marbre des cheminées dans les salons du faubourg Saint-Germain pour réciter ses premiers vers, — charmant cavalier qu'une légende romanesque entourait d'une auréole. « La touche de ses vers », écrivait de lui Stendhal, « rappelle à tous moments ses aventures de Naples. Ces aventures touchantes ne sont un mystère pour personne ici; mais il serait peu délicat de les imprimer. Elles ont plongé M. de Lamartine dans une mélancolie profonde, et lui ont donné son talent. » Un quart de siècle avait passé sur la tête bouclée de l'amant de Graziella, depuis cette entrée triomphante dans le génie et dans la gloire. On était en 1843. Le poète, né vers 1790, avait alors plus de cinquante ans. Il n'écrivait plus de vers que pour aider aux œuvres de charité de sa femme. Quand cette dernière lui disait : « Je vous aurais voulu à ce concert de musique, » il répondait : « J'aime mieux la

commission des chemins de fer.» Il avait abandonné la muse pour la politique, et l'ensorcellement où il tenait ses fidèles était si fort que même ceux-ci ne lui en voulaient point de ne plus les enivrer avec la mélodie sacrée de ses strophes. «Il veut mettre Dieu dans la politique, l'homme y est trop.» Cette ligne du journal de M. Charles Alexandre suffirait à indiquer ce que l'auteur des *Méditations* était pour ses admirateurs d'alors, — une religion; et remarquez que le jeune homme qui parlait ainsi de son poète ne le connaissait que par ses livres. M. Charles Alexandre était venu de sa province, possédé par cet unique désir : voir Lamartine. «Lamartine! Ce nom harmonieux me ravissait. — Ton nom est un parfum répandu, dit le *Cantique des Cantiques*, voilà pourquoi les vierges t'aiment... » Il était recommandé à un autre disciple du poète, ce dévoué et noble Dargaud, que Lamartine employait à ses négociations d'argent et dont il disait : «C'est un Talleyrand d'âme.» Dargaud vivait pour le grand homme, comme Ernest de la Brière vit pour Canalis dans la *Modeste Mignon* de Balzac. Rien de plus aimable que l'émotion timide ressentie par le futur secrétaire intime durant les semaines qu'il passa à espérer l'heure de la présentation. «Ah!» écrit-il sur son journal, à la date de janvier 1843, «Dargaud a fait une longue promenade avec Lamartine; que je l'envie!» et il relate la conversation du poète, entendue à travers les récits du confident : «Aujourd'hui, dans la rue, au bruit des

voitures, Lamartine a exposé à Dargaud les idées du discours par lequel il inaugure son opposition... Il y a quelques jours, séduit par le soleil, le poète est monté à cheval avec Dargaud... » Quand enfin il a pu l'approcher en personne, quels cris de joie, ceux d'un amoureux qui a réussi à se faire présenter à une femme idolâtrée de loin pendant des jours : «Soirée de bonheur! J'ai entendu Lamartine...» Et, à la première visite : «Grande date dans ma vie, je suis allé au foyer de Lamartine...» L'enchantement avait commencé par la lecture des livres du poète, il continuait par le charme de sa personne. La mort même ne devait pas l'interrompre. Ce livre, daté de 1884, en est la vivante preuve. Rien qu'à feuilleter ces *Souvenirs*, on comprend bien cet enchantement, car c'était, cet homme de génie, la séduction même. Il avait pour lui, même à cet âge de la jeunesse finie et de la vieillesse toute proche, le don prestigieux du magnétisme physique. Il était beau, de cette beauté indestructible que Chateaubriand a gardée, lui aussi, jusqu'à la fin. «Sa tête maigre, nerveuse, sculptée par le divin artiste, bien posée sur la longue tige du cou, aux yeux noirs perçants, au nez aquilin, à la bouche souriante, au menton à large base, au front élevé, à la pâleur transparente, se détachait sur un habit noir. Sa taille élancée se cambrait avec une sveltesse, une élégance suprêmes. Il avait la démarche rythmée, légère, le corps ailé, la beauté de l'Apollon antique. Il était lyrique de la tête aux pieds. Son corps,

fait de muscles et de nerfs, n'avait pas de chair...» En un mot, il ressemblait à sa propre poésie, — rencontre saisissante et qu'achevait de rendre plus saisissante une coquetterie de grand homme à laquelle il était difficile de résister. Comment un disciple, invité à dîner chez un maître adulé, n'aurait-il pas été touché aux larmes par des gestes comme celui-ci : « On annonce le dîner, et l'on passe à la salle à manger. Je restai le dernier. Lamartine, avec un geste plein de grâce caressante, m'entoura la taille et me conduisit doucement. Ce qu'il y avait de bonté charmante, de poésie, d'accueil dans ce geste d'amitié, je le sentis. Un geste, un accent, c'est le cœur ! » Ajoutez à cela une magie de conversation que M. Charles Alexandre traduit ainsi : « J'avais l'illusion d'une symphonie d'étoiles. » Ce charmeur possédait un art incomparable pour dorer de poésie les plus vulgaires détails de l'existence quotidienne. Il est à table entouré de ses lévriers, il ne touche qu'aux fruits et qu'aux légumes. « En Russie », dit-il, « on place une corbeille de fruits et de fleurs sur la table, où l'on ne met que le dessert. On présente les viandes, on en prend, et on les fait disparaître. On n'a pas cette odeur désagréable des carcasses sanglantes, mais quelque chose de réjouissant, une fête des yeux... » Il se promène dans un jardin et voit des chiens jouer : « Comme Vinci devant les oiseaux prisonniers, il s'arrête et dit : Voilà nos amis. » Il sort du théâtre, la nuit est belle, et il improvise une sorte de cantique : « Là, au fond de sa voiture,

sous ce beau ciel étincelant d'étoiles, sous ce profond azur, image de l'idéale tristesse, il eut un accès d'inspiration. » Il garde une bonhomie à travers ce lyrisme continu, et c'est une coquetterie de plus : « Mangez ce jambon de Saint-Point, » dit-il à son jeune secrétaire, « il est délicieux. Si Chevet connaissait cette façon de le faire, il gagnerait des millions. *J'ai eu l'idée de me faire marchand de jambons...* » Et puis, tout aussitôt, jaillit un torrent d'éloquence qui roule des images bibliques à l'occasion des réalités les plus positives. Il veut défendre la haute banque contre les rancunes des démagogues, et il trouve cette phrase : « Quand vous voulez de la pluie, il faut vouloir des nuées. Les réservoirs de l'industrie sont précisément au crédit et à l'argent ce que les nuées sont à la pluie qui féconde la terre. » Homme véritablement extraordinaire, qui ne se contentait pas d'être gracieux comme une femme, inspiré comme un prophète, familier comme un ami, éloquent comme un orateur, mais qui savait se montrer brave comme un soldat ! Il faut lire, dans le livre de M. Alexandre, l'épisode si connu de l'Hôtel de Ville, pour apprécier la somme d'énergie physique dont ce songeur était capable, comme aussi le récit des dernières années pour mesurer sa force morale. Presque jusqu'à la fin il lutta de son mieux pour briser l'imbrisable chaîne de ses dettes, couvrant des pages et des pages avec sa longue et fière écriture, trouvant le moyen de rester grand, là où n'importe quel autre aurait perdu sa dignité, et,

pour tout dire, si complètement, si uniquement poète à travers les étranges péripéties de son existence, qu'il est impossible de le juger à la mesure commune de l'humanité.

II

Tout Lamartine, en effet, avec ses vertus et ses défaillances, avec ses grandeurs et ses misères, ne s'explique-t-il point par quelques-unes des lois de la nature poétique dont il fut un des exemples les plus significatifs? Cette nature poétique s'accompagne d'ordinaire, chez ceux qu'elle domine, d'autres facultés qui font équilibre, et qui empêchent la saillie extrême des qualités et des défauts. L'auteur des *Méditations*, lui, encore une fois, n'était que poète, et, par cela seul, il présente un tableau, admirable pour le psychologue, d'une faculté grandiose développée sans aucune mesure, tour à tour bienfaisante et meurtrière, tellement forte qu'elle a créé à cet écrivain du dix-neuvième siècle une destinée sans analogue et dont la féerie ressemble à quelque caprice d'une légende orientale.

Quel rêve, et ce fut ton destin!..

Ce mot qu'il a dit de Napoléon pourrait s'appliquer à lui-même avec autant de justesse. Tout pouvoir excessif de l'esprit produit nécessairement

une destinée excessive. Réduite cependant à ses éléments premiers, la faculté poétique paraît résider dans un don technique d'une part, celui du rythme, — dans un don psychologique d'autre part, que, faute d'un terme plus exact, j'appellerai *l'imagination des états de l'âme*. Le pouvoir de manier le rythme s'expliquerait sans doute par une analyse de physiologie, comme l'aptitude de l'œil du peintre à saisir des rapports de couleurs et celle de l'oreille du musicien à mesurer des rapports de sons. L'imagination des états de l'âme ne saurait, elle, se ramener à un principe plus simple. C'est un fait initial qu'il faut admettre, comme l'existence des autres sortes d'imagination. Il est aisé de voir à *priori* quelles conséquences en découlent, pour peu qu'elle prédomine d'une manière absolue sur un caractère. Les *Souvenirs* de M. Alexandre permettent de suivre, expérimentalement, si l'on peut dire, dans le grand poète dont il fut l'ami, le jeu singulier de cette faculté, les vertus qu'elle exalte, comme aussi les défauts vers lesquels elle précipite ses victimes.

La différence essentielle qui sépare l'homme doué fortement de l'imagination des états de l'âme et l'homme ordinaire, paraît résider en ceci : ce dernier n'admet en lui que les sentiments qu'il éprouve en vérité, tandis que le premier est capable de se représenter avec une force extrême, par suite de ressentir, des sentiments qu'il conçoit possibles dans certaines circonstances données. Le résultat immédiat de cette capacité particulière

est de compliquer à l'extrême la vie sentimentale de celui qui la possède, d'abord parce que les sentiments ainsi conçus à l'avance deviennent un but au lieu d'être un résultat, et surtout parce que la ligne de séparation finit par s'effacer entre les sentiments réels et les autres. Où réside alors la véritable personne, et comment la saisir parmi tous les avatars auxquels elle se complaît? L'avantage d'une telle disposition est cette mobilité charmante que nous venons de reconnaître chez Lamartine. Il était bien, comme on l'a dit de Shakespeare, une créature à mille cœurs, car, pour lui, entrevoir un état de sensibilité, c'était, du même coup, se l'approprier ou s'y approprier. De là dérive cet aspect d'immortelle jeunesse intérieure. Il y a dans ces causeries, rapportées cependant après des années, le charme d'un être toujours nouveau à lui-même, toujours en train de s'inventer une vie jusqu'alors inconnue. Rien ne montre mieux combien cette puissance de se représenter à l'avance un « moi » idéal était souveraine chez Lamartine que l'anecdote rapportée par M. Alexandre à la date de 1850. Il n'y avait pas deux ans que le poète venait d'être mêlé à tous les événements de la vie contemporaine, — traduisez ces mots par les innombrables détails de minutieuse activité qu'ils représentent. — Voici qu'il fait demander au sultan Abdul-Medjid une concession près de Smyrne. Il l'obtient, et aussitôt sa vie d'hier est oubliée. « Maintenant, » écrit Mme de Lamartine, « il ne songe qu'à la concession. Il voudrait à tout prix

trouver des capitaux pour l'exploiter. Je tremble, tout en étant bien disposée à tout ce qu'il voudra... » Et lui : « Je rêve de me retirer dans l'hospitalité de l'Orient. L'homme y est noble. La politesse y est à un degré de religion et de solennité. L'âme y est grave, profonde et contemplative. Ils ont à la bouche des proverbes divins. Ils parlent Job et Salomon. » Est-ce bien le même personnage qui préférerait à tout plaisir la commission des chemins de fer, celui qui disait : « L'annonce est un art inventé par Girardin et accompli par Lamartine? » Il s'est vu en pensée éprouvant les sentiments d'un Sage oriental, et cela suffit pour qu'il ne soit plus reconnaissable ni à lui-même ni aux autres. Cette involontaire et continue métempsychose offre une séduction incomparable. Elle a ce danger d'interdire à celui qui s'y abandonne le maniement du réel. Au lieu de regarder les conditions des choses et de les accepter comme inévitables, l'homme que domine l'imagination des états de l'âme s'applique à voir ces conditions telles qu'il les désire. Absorbé qu'il est dans le jeu intérieur de ses fantaisies sentimentales, il ne regarde pas le jeu intérieur des forces parmi lesquelles il doit lutter, et c'est ainsi que les triomphes de Lamartine s'achèvent sur une lamentable déroute, — déroute dans sa vie littéraire, déroute dans sa vie politique, déroute dans sa vie privée. C'est exactement le contraire de la destinée des poètes chez lesquels l'imagination des objets fut aussi forte que l'imagination de leur propre sensibilité : Shakespeare et

Goethe. Mais peut-être trouvera-t-on qu'ils sont moins absolument poètes que ne le resta jusqu'au dernier jour le vaincu de Saint-Point.

Cette imagination des états de l'âme n'a pas seulement pour résultat de faire de l'homme une créature mobile à l'extrême, elle en fait aussi une sorte d'artiste en émotions. Celui qui se complait à se représenter des crises morales se complait bien vite à en raffiner les délicatesses. Ce ne sont plus alors que sentiments exquis, subtilités tendres, constantes recherches de ce qu'il y a de plus haut et de plus rare dans l'ordre du cœur. Le volume de M. Alexandre abonde en récits qui montrent chez Lamartine ce goût invincible de la noblesse intime et cette habituelle distinction de sensibilité. Mais en même temps, et par un détour inattendu, cette imagination rend celui qui la possède de plus en plus incapable de se représenter le cœur des autres, en sorte qu'il est tout ensemble l'être le plus facile à l'attendrissement et le plus impuissant à aimer d'une manière complète. On ne saurait dire d'un tel homme qu'il est égoïste. Cependant il arrive d'ordinaire qu'il ne voit que lui-même, et par suite qu'il ne vit que pour lui-même. En lisant ces *Souvenirs* d'un disciple qui aimait passionnément son maître, on éprouve malgré soi un malaise à constater combien le poète est emprisonné, naïvement, magnifiquement, mais emprisonné tout de même dans sa propre personnalité. Généreux comme il l'était, et répandant autour de lui avec profusion les richesses qui passaient

à travers ses mains, il semble avoir obéi, dans cette prodigalité, plutôt à son instinct qu'à ses affections. Il est impossible de ne pas en vouloir au grand homme de ses folles imprévoyances quand on lit les lettres de Mme de Lamartine que cite M. Alexandre, et si l'on mesure l'abîme de détresse où cette noble femme était tombée, avec le poète sans doute, mais aussi par lui : « ... Voilà, » dit-elle après l'avoir justifié de ses dettes, « voilà où est la grande plaie qui m'a troublée toute ma vie et qui me troublera jusqu'à la mort... Il est tout naturel que la nature de M. de Lamartine, tout imagination, poésie, générosité, grandeur, l'ait entraîné à mal calculer. On ne le sent pas assez, le génie a son prix. Il en souffre plus que personne, *excepté moi...* » Déjà Sainte-Beuve avait remarqué la curieuse nuance d'excessive personnalité qui se dissimule dans l'adorable élégie du *Premier Regret*. Le poète raconte qu'une jeune fille est morte d'amour pour lui, il la pleure, et cependant il y a une volupté plus qu'une pitié dans ces larmes. La douceur que lui procure son attendrissement est plus forte que la peine et que le remords. Il est presque heureux dans sa mélancolie d'avoir été aimé si follement. Peut-on lui en vouloir, puisque même les victimes de cet égoïsme involontaire et caressant paraissent l'avoir béni des souffrances qu'il a causées, et qu'il n'a certes pas vues ?

Enfin, et c'est là un troisième effet de la prédominance de cette sorte d'imagination, si celui qui

la possède a naturellement le goût du sublime et du délicat, il lui arrive souvent de se servir de ce goût comme d'une parure. Il se complaît volontiers dans l'attitude. Pour tout dire, il y a un peu de comédie, inconsciente ou non, dans son personnage. Ce Lamartine auprès duquel nous introduit M. Alexandre, tout divin qu'il fût par tant de côtés, n'était pas exempt d'une nuance au moins de ce défaut. Il lui plaisait trop d'être le grand homme qu'il était. L'admiration émue l'enveloppait d'une trop douce flatterie. Il y avait en lui comme une fatuité angélique, si l'on ose associer ces deux mots. Ce défaut fait comprendre, plus encore que l'antipathie littéraire, une boutade cruelle de Chateaubriand et quelques épigrammes de ce même Sainte-Beuve. Il est vrai aussi de dire que ce goût de l'attitude était si ingénument, si délicieusement inoffensif ! Reconnaissons-y la jouissance naturelle d'une grande manière d'être, mais qui se sait grande, d'une âme très noble, mais qui se contemple trop pour ne pas se savoir noble. Précisément, cette grandeur et cette noblesse préservent le poète de tomber dans ce que l'on a flétri du terme moderne de « cabotinage ». Seulement on comprend que les mêmes facultés, mises au service d'une créature de distinction moindre, doivent la conduire à ce vice horrible qui dessèche le cœur, en tarissant à sa source la sincérité. On s'explique ainsi pourquoi le premier moraliste de notre siècle, Balzac, a étudié à deux reprises les effets destructeurs de l'imagination propre au poète, lors-

qu'elle se développe dans un mauvais sens. Il a créé ainsi le Rubempré des *Illusions perdues* et le Canalis de *Modeste Mignon*. On a dit même que le second de ces deux héros de roman était une copie de Lamartine. C'est alors une copie où se retrouvent exagérés les défauts que l'analyse malveillante pouvait pressentir dans le modèle, tandis qu'il y manque ce qui a sauvé l'auteur des *Harmonies* et de ses qualités et de ses défauts : la magnificence morale.

III

Elle apparaît, elle déborde, cette magnificence, à travers l'œuvre lyrique de cet écrivain sans analogue dans notre dix-neuvième siècle, et qui fait bien plutôt songer aux chanteurs des temps légendaires qu'à un homme de lettres parisien. A reprendre ses trois grands recueils : *les Premières* et *les Nouvelles Méditations*, puis *les Harmonies*, on demeure étonné devant ce flot ininterrompu de vers grandioses, qui vont, qui passent, avec la facilité, avec l'amplitude, avec la puissance d'un large fleuve épandu dans une vaste plaine, et tour à tour coloré de tous les reflets du ciel, rosé avec l'aurore, bleu avec le midi, pourpre avec le soir, ténébreux sous la taciturne nuit. Cette imagination des états de l'âme, si exclusivement domina-

trice dans cette tête de songeur, est la cause que ces poèmes expriment non pas une âme individuelle et spéciale, mais l'Âme elle-même, la Psyché vagabonde et nostalgique et son dialogue immortel avec Dieu, avec l'Amour, avec la Nature. Si le poète est incapable d'êtreindre le réel, il est aussi affranchi de sa servitude, et le monde du rêve infini s'ouvre devant son essor. S'il n'est pas un scrupuleux observateur de la sensibilité d'autrui, il y gagne d'apercevoir plus aisément l'Idéal et de donner à ses mélodies ce charme presque céleste, celui d'une musique entendue dans une sphère où les cris des passions ne pénètrent pas. S'il s'attarde trop complaisamment à la beauté de ses propres sentiments, il y gagne d'évoquer les images à profusion, de doubler et de redoubler les développements de son éloquence, et ces mêmes facultés, qui dans l'existence quotidienne étaient son danger, l'exaltent et le portent au premier rang dans l'univers de la création intellectuelle, — tant il est vrai que ces mots : un défaut, une qualité, n'expriment qu'un accord entre nos dons intimes et le milieu dans lequel nous les appliquons.

Aujourd'hui que ces poèmes ont perdu, avec leur magie de nouveauté, le prestige que leur assurait une harmonie profonde entre les aspirations du public et les inspirations de l'auteur, il est malaisé de ranger cette œuvre, tour à tour trop admirée et trop négligée, à sa place définitive. On est en droit cependant de remarquer que, parmi nos ar-

tistes modernes, Lamartine est celui qui ressemble le plus aux grands rêveurs du Nord, à un Shelley, à un Keats, par ce caractère d'une beauté poétique absolument étrangère à tout ce qui n'est pas la poésie. Il y a du peintre dans Victor Hugo, il y a de l'orateur dans Alfred de Musset, il y a du philosophe dans Alfred de Vigny. Chez Lamartine seul aucun alliage n'est venu déformer ou compléter, — comme on voudra, — le génie primitif. Il ne suit pas de là qu'il soit le premier de tous, mais à coup sûr il est unique. Sainte-Beuve disait des derniers entretiens des *Cours familiers de littérature* : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin. » Ceux qui aiment les sons de cette musique idéale continueront à en surprendre l'écho dans ses vers; et le vœu qu'il fit un jour se trouvera réalisé, ce vœu :

De ne laisser ici pour trace et pour mémoire
Qu'une voix dans le temple...

et même sur les ruines du temple où il priait, cette voix s'entendra toujours.